

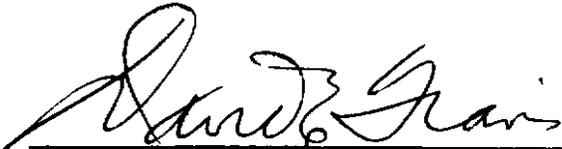
LE BICULTURALISME
CHEZ MOULOU D FERACOUN

A Thesis
Presented to
the Department of Foreign Languages
Emporia Kansas State College

In Partial Fulfillment
of the Requirements for the Degree
Master of Arts

by
Frederick M. Schottler
August 1974

Thesis
1974
2



Approved for the Major Department



Approved for the Graduate Council

3123057

TABLE DES MATIERES

Chapitre	Page
1	1
2	5
3	11
4	31
5	40
Sommaire	52
Bibliographie	56
Appendices	56
1 Structure sociale et politique en Kabylie . . .	56
2 Résumé des romans de Mouloud Feraoun	57

Les chemins montent raides devant moi,
devant tous. Nous sommes de pauvres
gens dans un pays très pauvre. Mais
est-ce bien vrai que notre destin est
d'être malheureux? Pourquoi sont-ce
tous des chemins misères, ceux qui se
dressent devant moi?

Mouloud Feraoun

Les Chemins qui montent

Chapitre 1

L'oeuvre de Mouloud Feraoun ne fut aucunement prodigue. Il consiste en trois romans et deux collections d'essais à travers une dizaine d'années. Son journal et des lettres furent publiées après sa mort, et L'Anniversaire, où figurent les quatre premiers chapitres de ce qu'allait être son quatrième roman, ne parut qu'en 1972. Les dates de publication nous importent beaucoup, car il y a une différence marquée quant au ton et au contenu du premier roman, Le Fils du pauvre, paru en 1950, et le dernier, Les Chemins qui montent de neuf ans plus tard. En 1950, la Révolution algérienne se préparait déjà, certes depuis 1945 elle se préparait. Mais quelques incidents à part, il était en 1954 que le sang coula, et cela en Kabylie. Toutes les forces diverses se firent donc sentir chez Mouloud Feraoun : Algérien de sang non-arabe, de langue et d'origine kabyles, c'est à dire berbères, d'éducation et d'expression françaises, fonctionnaire au service de la France et responsable devant son peuple kabyle et algérien.

Mais à part les considérations esthétiques et spirituelles, qu'est-ce qui poussa Feraoun à écrire? En plus du don littéraire qu'il sentait en lui, n'avait-il pas un objectif plus précis, une mission à remplir? N'avait-il pas une obligation envers son peuple? En France on lui colla

l'étiquette "romancier militant."¹ Mais n'est-ce pas une catégorie trop facile et fourvoyante? Ne serait-il pas amusé de s'entendre ainsi appelé?

Mouloud Feraoun avait presque atteint la quarantaine à la publication de son premier roman. Son éducation avait suivi la tradition classique française. Et il exerçait comme professeur de langue dans un établissement français de Kabylie. Il connaissait donc fort bien les classiques, mais aussi, et ceci est d'une importance capitale, connaissait-il les auteurs européens de l'Afrique du Nord : entre autres, Albert Camus et Emmanuel Roblès. Certes, leur contribution à la seule littérature de France était énorme. Non seulement ces "pieds-noirs" créèrent une littérature "progressivement individualisée" et introduisèrent "des thèmes nouveaux,"² mais aussi avaient-ils une importante influence formatrice sur les jeunes artistes musulmans. Feraoun reconnaît cette dette dans une lettre à Roblès : "Ce sont les premiers, Camus, Roblès, etc. qui par leur talent ont su nous ouvrir un horizon littéraire qui nous était fermé."³

Si leur talent inspira, les lacunes de leurs oeuvres incitèrent. On remarque chez Camus une sympathie profonde, voire passionnelle, envers l'Afrique du Nord. Mais nulle part en son oeuvre il ne s'agit d'indigènes. Ils ne semblent y exister que pour former l'arrière plan, comme une partie intégrale du paysage et rien d'autre. L'Algérie dans la littérature algérienne resta donc étrangère aux autochtones. Ceci est vive-

¹Auguste Viatte, "La Littérature française du Maghreb," dans Littérature française, ed. Antoine Adam, Georges Lerminier, et Edouard Morot-Sire (Paris : Librairie Larousse, 1972), p. 319.

²Ibid., p. 319.

³Lettres à ses amis (Paris : Editions du Seuil, 1959), p. 154.

ment déploré par Mouloud Feraoun. Mais ce défaut "n'est pas du fait de l'écrivain, il ne s'agit pas d'une regrettable lacune littéraire, c'est tout bonnement une des tristes réalités algériennes."⁴ La politique se mêle inévitablement à la littérature, il ne faut pas être militant pour bien pouvoir le constater. Et pour la susceptibilité arabe, ce fait saute aux yeux.

Ainsi les intellectuels musulmans se virent-ils exclus et mal compris dans leur propre pays. Cette incompréhension les incita à répondre, à expliquer : "Vous les premiers vous nous avez dit : voilà ce que nous sommes. Alors nous, nous vous avons répondu : voilà ce que nous sommes de notre côté."⁵ Feraoun témoigne une grande admiration à l'égard de Mohammed Dibb, un auteur de l'ouest algérien, précisément à cause de cet élément instructif de ses oeuvres.⁶ Il fallait expliquer les différences mais aussi trouver des ressemblances, essayer de co-exister dans la compréhension et le respect mutuels, de voir que la dignité et la valeur humaines se trouvaient des deux côtés.

Bien que Feraoun ne le dise jamais de façon directe, on constate qu'une grande partie de son oeuvre se voue, elle aussi, à faire comprendre et valoir la société kabyle surtout par les Français mais aussi par le grand monde. Cette tâche se remarque de plus en plus clairement dans les derniers romans. Il n'y est jamais question de polémique militante ni même de thèmes géniaux. Il s'agit plutôt de problèmes ordinaires, tout à fait mondains, mais qui présentent "un certain intérêt et une

⁴L'Anniversaire (Paris : Editions du Seuil, 1972), p. 54.

⁵Feraoun, Lettres à ses amis, p. 154.

⁶L'Anniversaire, p. 57.

certaine originalité puisqu'il serait vu à travers nos mœurs et nos coutumes.⁷

Bref, l'Oeuvre de Mouloud Feraoun ne représente point une coupure. Tout au contraire, ses compatriotes contemporains l'accusèrent de prêcher l'assimilation. La vérité cependant ne se trouve peut-être ni chez les uns ni chez les autres. Ce que Feraoun envisageait fut beaucoup plus fin, beaucoup plus humain que la solution proposée soit par Français soit par Algérien. Dux, les combattants savaient bien ce qu'ils voulaient; Feraoun savait plutôt où il allait. "Quand je dis que chacun sait où il va je parle des indécis, non des convaincus."⁸

Au commencement, cependant, il ne décrivait pas "l'atmosphère empoisonnée" qui avait infesté son pays. En lisant le premier chapitre du Fils du pauvre, on est frappé par l'humilité et la grande sincérité de l'auteur. Pour lui, la recherche de la gloire ne doit pas y trouver de place. Tout simplement, "il croyait que sa vie valait la peine d'être connue, tout au moins de ses enfants . . ."⁹ Ce n'était que plus tard que le "problème algérien" grava dans son coeur l'image de la terreur. Et pour tous ceux qui avaient souffert, Mouloud Feraoun voulut "timidement dire un peu à leur place."¹⁰

⁷Feraoun, Lettres à ses amis, p. 122.

⁸Ibid., p. 175.

⁹Le Fils du Pauvre (Paris : Editions du Seuil, 1954), p. 53.

¹⁰Feraoun, Journal (Paris : Editions du Seuil, 1962), p. 327.

Chapitre 2

La tutelle de la France en Algérie façonna chez les habitants des générations qui n'étaient ni françaises ni purement arabes. Mouloud Feraoun en était de même, jusqu'au point où, frustré, il fait crier à un de ses personnages : "Suis-je kabyle, moi, ou français?"¹¹ En effet ce mélange incita en lui de graves crises, crises de conscience, car les deux cultures s'opposaient à bout pourtant, le sens figuré de l'expression se changeant en dure réalité pendant la Révolution. Pour Feraoun, la déclaration de choix que l'on exigeait de lui était chargée de complications, d'abord parce que lui, il voyait trop clair, mais aussi parce qu'il devait à la France une dette considérable. Comme lui-même disait dans son Journal : ". . . la France était ma patrie adoptive . . . j'étais un petit orphelin . . ." (p. 98).

Si l'on cherche un événement qui pourrait dramatiser et en même temps symboliser cette double-allégeance, il faut se référer à deux expériences, la première rapportée dans son livre largement autobiographique Le Fils du pauvre, et la deuxième dans L'Anniversaire. Pour son pays d'origine, la Kabylie, Feraoun éprouvait une grande tendresse. Non qu'il sentimentalisait ; son affection se basait sur une appréciation assez équilibrée. Quoi qu'il en soit, l'esprit de Feraoun fut profondément marqué par le dévouement de son père, surtout par ses sacrifices à son égard. Quand le père céda au fils désobéissant sa place à la soupe du chantier, "il retourna au travail le ventre à moitié vide, mais il grava, une fois pour toutes, dans le cœur de son fils, la mesure de sa tendresse" (p. 65).

¹¹Les Chemins qui montent (Paris : Editions du Seuil, 1957), p. 212.

Un lien de tendresse et d'amour fut aussi établi avec la France. Pendant qu'il était élève à l'École normale, Feraoun reçut la nouvelle que sa famille se trouvait dans l'embarras financier. Lorsque par hasard son maître la sut, celui-ci fit envoyer à la famille un secours d'argent (L'Anniversaire, p. 109). Cet exemple de générosité non-solicitée paraît avoir joué un rôle important en formant l'attitude du jeune Mouloud envers la France.

Avant de partir à l'école, Feraoun avait très peu de contact avec les Français. Ceux-ci étaient des roumis (étrangers) avec leur vie à eux, séparée et confortable. Même à l'école, ses maîtres étaient kabyles, mais l'influence française se faisait voir non seulement en leur enseignement mais aussi en leur habillement. Feraoun le commente : "Ils portaient tous les deux des costumes français sous un bernous fin et éclatant de blancheur. Cette tenue m'a paru . . . avoir atteint l'extrême limite du goût."¹²

Par la suite, certes, la présence française devint la source de mort et de souffrance; mais le premier contact avec des Français fut, chez le jeune villageois, la source de joie. C'était à Fort-National, où il se rendit pour le passage du Certificat après le cycle élémentaire. Là il vit pour la première fois "beaucoup de roumis authentiques."¹³ On se demande pourtant, en réfléchissant au choix de mots, si, les Français étant authentiques, les Algériens étaient bien des roumis non-authentiques.

Cette influence ne resta pas toujours au niveau superficiel. Même

¹²Le Fils du pauvre, p. 53.

¹³Ibid., p. 104.

le nom de Mouloud Feraoun en subit l'effet. "Tu t'imagines que chez nous on m'appelle Feraoun. Erreur. C'est le nom français."¹⁴ Son nom kabyle, celui qui venait de sa tribu, fut Aït Chaâbane. Les autorités françaises, à fin de mieux contrôler la population kabyle, attribuèrent à sa Kharouba la lettre F fortuitement.¹⁵ Le nom officiel ne s'accorda guère au vrai nom kabyle. Hors du cadre villageois, il s'appelait Feraoun, mais chez lui il était des Aït Chaâbane.

Pour toute l'Afrique du Nord, ce fut donc la France qui représentait l'ordre et la loi. Malgré l'organisation quasi-légale des villages (voir appendice), c'était la loi française qui dominait. Elle venait de l'extérieur, elle compliquait la vie du village, mais on s'y soumettait.

La France fut donc présentée comme idéal, l'apogée de l'accomplissement humaine. En éducation, la mystique française régna suprême. Mais la supposée supériorité française se distinguait surtout dans le domaine économique. On n'avait qu'à comparer la vie des indigènes à celle des Français. Ainsi à force de voir cette autre vie, et puisqu'il manquait de main-d'oeuvre en France, de nombreux Algériens partirent faire leur fortune en France. Le père de Mouloud ne fit pas exception. C'était là l'ultime solution. On s'en va en métropole, on gagne bien, on économise, et probablement on rentre.

En tout cas il ne faut pas croire que l'attitude musulmane à l'égard des européens ne fût mélangée. La politique à part, les traditions religieuses de l'Islam offraient la plus solide base de résistance et de mépris. Les Français, quoique riches et éduqués, restaient des misrrani,

¹⁴Lettres à ses amis, p. 14.

¹⁵Ibid., p. 89. (voir note en bas de page)

des chrétiens et donc des non-croyants. Même les bons auraient du mal à trouver le paradis. Et pour ceux d'entre les musulmans qui vécurent en pays profane, eux aussi étaient supposés perdus. Les jeunes, bien sûr, ne se rallièrent à ces traditions que jusqu'à la Révolution, mais les vieux s'y tenaient. Du moins, en principe. Il y a toujours des exceptions, et le dédain peut se modifier, surtout quand c'est une affaire d'argent. Feraoun, dans des termes ironiques, décrit ce phénomène :

Les Aït-Abbas sont les élus du prophète. Ils prient avec assiduité, pratiquent un jeûne austère et détestent les roumis. Ils transgressent un peu la loi de Dieu sur le chapitre de la charité mais ils supposent que c'est insignifiant. La bonne réputation des Aït-Abbas subit à présent une rude épreuve. L'esprit malin détourne leurs enfants de la bonne voie. Ils vont en France, boivent du vin, fréquentent sûrement des Françaises, reviennent avec des pantalons et des vestes. Quelques uns ne reviennent même pas. Si au moins ils envoyaient de l'argent.¹⁶

Pendant ses années à l'école, le jeune Mouloud se trouvait souvent entre deux pôles : ce que lui apprenaient ses maîtres d'un côté et les pratiques locales de l'autre. Ce conflit se traduisit plus tard en littérature par deux de ses personnages, Amar et Dahbia dans Les Chemins qui montent. Mais d'abord, Feraoun le raconte de façon plus autobiographique dans Le Fils du pauvre. Son père tombé malade, on fit appel à un saint homme, un marabout. Son ordonnance : sacrifier un boeuf et encenser le malade avec une feuille du laurier-rose écrite des deux côtés. Fouroulou (Feraoun) voulant se montrer sceptique raconte l'anecdote rapportée de l'école où une amulette contenant le texte de "La Cigale et la Fourmi" fut aussi efficace que celle contenant des versets du Coran.

¹⁶La Terre et le sang (Paris : Editions du Seuil, 1953), p. 106.

Mais il attend le départ du derviche et l'assoupissement du père. "Quand le père a les yeux ouverts, qui vous dit que ce ne sont pas les démons qui l'habitent Dans ces moments-là, Fouroulou, son maître a beau dire! se tient prudemment à l'écart" (Fils, p. 99).

Le décalage entre le fils et sa mère est encore démontré quand "Sa mère parla de porter une offrande à la kouba mais lui savait très bien que l'offrande ne pourrait influencer sur son destin" (Fils, p. 129).

Tout ceci ne veut pas dire que Feraoun s'inclina vers la religion des Français, malgré sa formation chez des missionnaires protestants où il était interne. Ce qu'il glana des Français fut leur tendance vers une vue agnostique du monde. La philosophie de sa vie se formula dans l'humain et n'avait que peu à voir avec la religion; elle différait catégoriquement de celle du prêtre qui voulait se tenir prêt à tout instant de se présenter devant Dieu. La sienne fut plus simple et toutefois plus honnête : "Pourquoi ne pas vivre simplement, naturellement. Se tenir prêt, n'est-ce pas se composer une attitude? Qui tromperait-on avec des grimaces? N'est-il pas plus logique de mourir en pleines actions, bonnes ou mauvaises?"¹⁷

Mouloud Feraoun trouvait sa culture bonne et solide. Sans aucune honte, avec une fierté convaincue il en faisait l'apologie. Mais il ne se garda pas de la critiquer en ses points faibles. Envers le mariage, il ne pouvait accepter un arrangement paternel entre familles (encore courant). De nouveau au nom de Fouroulou dans L'Anniversaire : ". . . il croyait . . . qu'il était son devoir d'aimer son épouse." Cette

¹⁷Lettres à ses amis, p. 13.

croissance provoqua une crise de famille car "Ces idées n'étaient pas celles de sa famille. Quelques folies, apprises à l'école, sans doute" (p. 120).

Dire que Mouloud Feraoun fut un homme révolté serait trop dire. Il ne détestait ni les Français ni les siens. Mais ni les siens ni les autres ne pouvaient non plus l'entraîner. Il les aimait plutôt, tous les deux, suffisamment pour leur indiquer leurs faiblesses, les leur indiquer "timidement" mais avec tendresse. Comme disait Emmanuel Roblès dans sa préface au Journal, Mouloud Feraoun était un homme "patient, généreux, obstiné, épris de l'honneur et de la justice" (p. 7). Il est à regretter que cet homme ne fût pas écouté.

Chapitre 3

Emmanuel Roblès rapporte ces mots de Mouloud Feraoun dans la préface au Journal : "J'ai pour la Kabylie une tendresse filiale que j'ai voulu exprimer dans mes livres" (p. 8). En effet, l'amour qu'il portait pour son pays natal est continuellement en évidence. Ce n'est pas, cependant, un amour aveugle. Si Feraoun peint la beauté de la Kabylie, il dessine également toute sa laideur et rudesse. Mais le mauvais n'en diminue point son amour, car la Kabylie, entre deux massifs, l'un se dressant devant la Méditerranée et l'autre la séparant du reste de l'Algérie, offre "un spectacle . . . fait d'extrême puissance et de beauté sauvage."¹⁸ Qui pourrait s'empêcher d'être ému par la grandeur de ces montagnes boisées qui se terminent en rudes falaises sur la mer? par ces petits villages aux toits de tuiles rouges qui couronnent chaque colline à perte de vue, "les villages minuscules qui s'égrènent sur les sommets des massifs . . . [et qui] ont l'air d'une multitude apeurée qui se posterne devant un Dieu sévère."¹⁹ Puissant, oui, et aussi sauvage.

Evidemment, beaucoup dépend du temps. Les hivers en Kabylie sont des plus durs, une anomalie en région méditerranéenne. L'hiver c'est la saison de souffrance. "Il y a la faim et il y a le froid. Il pleut, il neige, il vente. Les orgues du Djurdjura aspirent l'air glacé de la mer et rendent un son lugubre."²⁰ Et ces villages que décrit Feraoun, villages qui même en temps beau sont dépourvus de la poésie et de l'émerveille-

¹⁸La Terre et le sang, p. 43.

¹⁹Ibid., p. 43.

²⁰"Les Beaux jours," dans L'Anniversaire, p. 85. Tout le commentaire des saisons, non autrement indiqué, est tiré du même essai.

ment des touristes («Nous, Kabyles, nous comprenons qu'en loue notre pays. Nous aimons même qu'on nous cache sa vulgarité sous des qualificatifs flatteurs.»²¹), ces villages deviennent en hiver les plus maussades.

Le village s'éveillera comme il s'éveille d'habitude, les matins d'hiver. Il s'arrachera avec douleur à son triste engourdissement car, lui aussi, il voudrait mourir, se figer tranquillement sous le froid Enfin les portes s'ouvriront ou se fermeront sans discrétion, les voisins se lèveront, des hommes sortiront, se croiseront, se diront bonjour, se suivront dans la demi-obscurité Certains rempliront leur devoir religieux, tandis que d'autres retourneront précipitamment chez eux pour se réchauffer les jambes et attendre la tasse de café . . . et par-dessus tout se dépêcher de trouver la vie belle, découvrir sur-le-champ de bonnes raisons de vivre, se créer son petit rêve quotidien et tout de suite y croire.²²

Braf, un pays hostile, triste, froid, inhospitable.

Mais, avec le printemps, tout cela change. Les ruisseaux se remplissent de l'eau glacée des neiges fondantes, et dans les vallées, c'est une masse de fleurs. Tout se verdit, tout reprend vie. Mais le printemps n'est pas une saison de repos. Le labour et la semence sont à faire. De nouveau, Feraoun exprime son attachement à la Kabylie, à la terre même, d'une façon qui fait comprendre que dans toute la dureté et la laideur, il y a une beauté qui touche au coeur. Si l'on doit créer «son petit rêve quotidien» dans le froid du matin d'hiver, le printemps abonde en raisons pour vivre. Les questions d'hiver se dissipent dans le parfum des fleurs. L'homme de Kabylie et sa terre semblent s'unir en un accord intime et harmonieux : «notre terre est modeste. Elle

²¹Le Fils du pauvre, p. 12.

²²Les Chemins qui montent, p. 115.

aime et paie en secret. Elle reconnaît tout de suite les siens ; ceux qui sont faits pour elle et pour qui elle est faite . . . Sa beauté, il faut la découvrir, et pour cela il faut l'aimer."²³

En ses descriptions de la terre, Feraoun semble rappeler Albert Camus, surtout les "Noces" de celui-ci. Dans la continuation de la scène pastorale évoquée au-dessus, Feraoun parle d'"une noce de printemps fleuri," de l'amour d'un homme pour sa terre. Son propre amour et son attachement à la terre ne sont nulle part plus apparents. La prose de Mouloud Feraoun n'atteint guère les cimes d'un Albert Camus, mais la même sensibilité et la sensualité que trouvait tant louables Albert Camus chez les Nord-Africains se montrent ici en toute évidence. En outre, c'est son éloquence qui fait connaître au monde un des plus beaux temps printaniers du globe. Beau, oui, mais aussi "vain et stérile," car les réserves de l'hiver sont épuisées. En attendant la moisson "on serre la ceinture . . ." (L'Anniversaire, p. 86).

L'été kabyle soude, lui aussi, les liens entre Feraoun et sa terre. C'est le couronnement de l'année, car le travail dur prend fin et sous la chaleur de midi on "sommel béatement." Mais ce qui assure la tendresse filiale des Kabyles, ce qui comble la terre et la vie de richesses et de jouissance, c'est lekhrif ; le début de l'automne et la saison des figues. L'éloquence de Feraoun s'excelle en décrivant ce temps où même "les champs se renvoient l'écho des appels joyeux" (L'Anniversaire, p. 90).

Il y a encore une comparaison à faire entre Camus, amoureux de l'Al-

²³La Terre et le sang, p. 162.

gérie, et Feraoun, amoureux lui aussi de son coin de l'Algérie. Il ne s'agit point ici d'une comparaison de philosophies, ni de styles, ni de techniques littéraires. Il s'agit tout simplement de comment manger un fruit. Chez les deux hommes, cette expérience symbolise toute la sensualité, la valeur, la simple beauté de la vie algérienne; mais surtout elle frappe par son profond attachement à une terre.

Camus, qui écrivit le premier, parle le premier :

A présent du moins, l'incessante éclosion des vagues sur le sable me parvenait à travers tout un espace où dansait un pollen doré. Mer, campagne, silence, parfums de cette terre, je m'emplissais d'une vie odorante et je mordais dans le fruit déjà doré du monde, bouleversé de sentir son jus sucré et fort couler le long de mes lèvres. Non ce n'était pas moi qui comptais, ni le monde, mais seulement l'accord et le silence qui de lui à moi faisait naître l'amour.²⁴

Et puis Feraoun qui parle de même :

A la table des restaurants, j'ai vu des gens ouvrir la figue au coteau . . . et la prendre du bout des lèvres par petits morceaux qui font pitié. . . . Quelle triste fin pour une figue! Non, c'est en une bouchée que cela se mange On la tient par le pédoncule, les yeux s'en régalaient les premiers puis, sans façon, il faut arracher ce pédoncule, essuyer le lait qui suinte et se l'offrir tout entière, telle qu'Allah vous la donne. Car elle est parfaite comme un mets divin²⁵

Ce ne sont pas de bouleversants événements qui font qu'on se donne à une terre. La réalité est plus fine encore. Les autres, étrangers à un lieu, " . . . ne comprendront jamais. Il y a des joies . . . , des plaisirs insoupçonnés, des bonheurs simples et tranquilles Ces joies . . . nous seuls les connaissons lorsque nous allons le matin aux

²⁴ Albert Camus, "Noces," dans Noces suivi de L'Eté (Paris : Editions Gallimard, 1959), p. 21.

²⁵ L'Anniversaire, p. 90.

champs faire la cueillette dans la rosée.²⁶ La terre, cette terre de Kabylie fait inextricablement partie de la pensée et de la vie de Mouloud Feraoun.

Son sens de communauté y jouait aussi un grand rôle. Car si Feraoun voulait peindre une Kabylie et ses habitants avec toutes leurs fautes et lacunes, il désirait autant les expliquer et, ceci faisant, montrer l'essentielle bonté, la constance fondamentale des gens de la région. Malgré leur apparence, malgré la place sous-humaine qu'ils se croyaient attribuée par les Français, les Kabyles sont après tout, et Feraoun tient à le dire, des êtres humains.

Mais comme le temps est dure, aussi sont durs les montagnards du Djurdjura. Dans Les Chemins qui montent, Feraoun les qualifie de race fière. "Ils ont fui la plaine pour s'élever sur les pitons. Ils sont fiers et indépendants" (Chemins, p. 129). Leur esprit indépendant est d'ailleurs réputé. C'est en Kabylie que les Français trouvèrent le plus de difficulté à maîtriser l'Algérie, et c'est là où commença la Révolution. Le Kabyle s'acharne à la lutte; il ne l'abandonne pas avant d'épuiser ses forces. Il a "la peau dure," il ne se conforme que "lorsqu'il n'a plus la force de désobéir."²⁷

Dans l'oeuvre de Feraoun, il y a maintes descriptions de villageois, il y en a qui sont même surprenantes. On voit un accroupi dans le coin de la cour, pas très propre, pas bavard, un lourdaud, impassible et lourd d'esprit -- c'est le père de l'auteur. L'impression négative, cette première impression qu'on a quand on regarde mais pas trop près,

²⁶Ibid., p. 90.

²⁷Le Fils du pauvre, p. 115.

se transforme, car ce ne sont pas les grosses mains et les manières de fallah qu'on voit; on voit plutôt le coeur. Vu par Feraoun dans Le Fils du pauvre, "C'était un pince-sans-rire, doublé d'un philosophe et d'un poète. En général on l'aimait . . . parce qu'il est simple et honnête" (p. 21).

La dureté des gens, leur aspect rude, semble donner une certaine validité à la théorie de Montesquieu, à voir que le climat influence la race. Si leur peau est dure ainsi est leur vie. Dans La Terre et le sang, Feraoun, parlant dans un autre contexte mais tout à fait à propos, le dit de façon très claire : "ceux qui font l'apprentissage de la vie doit lui ressembler" (p. 56). En effet, la vie kabyle se réduit à son plus simple principe : la préservation de soi. Seule la terre dure et reste maître; l'homme ne la change guère :

Nulle part on ne trouve une oeuvre d'homme solide ou grandiose, compliquée ou balle, capable de défier les siècles et de témoigner d'un admirable passé. Ici on sent l'effort isolé, peu fructueux et âpre de l'homme sans moyens qui lutte sans cesse pour vivre²⁸

Dans La Terre et le sang, Feraoun fait le portrait d'une vieille femme kabyle, une femme dont la vie ne se distingue pas de celle des autres. On peut résumer cette vie en disant simplement : "Elle a appris à supporter et à peiner" (Terre, p. 18). Certes, sa vie avait ses joies mais la vie en Kabylie n'est pas une affaire de joies : si parfois la joie vient rendre visite dans la lutte pour l'existence, tant mieux. La réalité des Kabyles? D'après Feraoun dans son Journal, ce sont "un peuple habitué à recevoir des coups" (p. 145).

²⁸La Terre et le sang, p. 12.

De tous les personnages chez Mouloud Feraoun, ce sont ses deux tantes dans Le Fils du pauvre qui sont présentées avec le plus de sympathie. L'affection entre elles et leur neveu fut très forte et semble avoir beaucoup affecté le jeune Mouloud. Khalti, la bonne fille, turbulente, vite à se fâcher et à s'en repentir, fut pour son petit neveu une amie, voire une camarade. Pour l'autre tante, Nana, Mouloud n'avait que de la tendresse qu'elle repayait en caresses. Khalti lui raconta des histoires d'épouvante, Nane le reconforta. *Néanmoins je suis reconnaissant à Khalti de m'avoir appris de bonne heure à rêver, à aimer créer pour moi-même un monde . . . un pays de chimères . . . (Fils, p. 51). Ni l'une ni l'autre ne survécurent longtemps. La vie leur était trop dure et la mort les réclama.

En Kabylie, seuls les forts subsistent. La mort, il est certain, n'épargne personne, mais ceux qui meurent avant leur terme sont les faibles. La mort les extirpe, car c'est une question de sauve-qui-peut. Le concepte est européen, mais la pratique de sélection naturelle va bien son train en Kabylie. Dans cet environnement, c'est la résistance qui assure la vie.

Nous sommes des montagnards, de rudes montagnards, on nous le dit souvent. C'est peut-être une question d'hérédité. C'est sûrement une question de sélection naturelle. S'il naît un individu chétif, il ne peut pas supporter la régime. Il est vite . . . éliminé.²⁹

La petite cousine de Fouroulou, Chabha, une fille chétive, aux yeux jaunes, aux lèvres ridées, à la figure exsangue tomba très vite victime des forces éliminatrices de la vie.

²⁹Le Fils du pauvre, p. 62.

Dans toute cette hostilité, Feraoun met en évidence un trait assez commun chez les habitants de l'Afrique du Nord, mais certainement pas unique à eux car c'est un trait ancien et universel. En Kabylie, cependant, on en est particulièrement conscient. La vie y est courte et la beauté d'une durée de quelques brièves années. Camus aussi s'en était rendu compte quand il disait : ". . . pour qui est jeune et vivant, tout est refuge et prétexte à triomphes . . . mais pour qui a perdu sa jeunesse, rien où s'accrocher et pas un lieu où la melancholie puisse se sauver d'elle-même."³⁰ Là-dessus chez Feraoun, il n'y a pas de citations à faire. C'est tout simplement un élément qui court à travers ses livres, une "présence" si on veut. Feraoun se garde de glorifier l'imperturbable sensualité d'un Albert Camus, bien que la sexualité joue un rôle important dans ses oeuvres. Non, cet accent qu'il met sur la jeunesse se fait par contraste, par la description inquiétante qu'il fait d'une vieillesse morne. C'est Ronsard lui-même qui parle quand Feraoun fait dire à Amer dans Les Chemins qui montent : "Mais, ma chérie, tu te flânerais très vite . . . je m'aigrirais, je m'avilirais, je t'avilirais" (p. 197). Et encore : "Elle a un pauvre visage maigre et pâle comme une feuille sèche. Tout en elle est vieux, las, usé Pareille à un objet rouillé, le savon ou la crasse ne sauraient rien changer à son état . . ." (Chemins, p. 176). En Kabylie la vie se termine à la fin de la jeunesse, et la jeunesse prend fin très tôt. Quand on est jeune on agit, on participe à la vie; mais quand on est vieux on ne fait qu'attendre, on ne vit que par la charité ou par le devoir de ses enfants. Dans la vie, on se prépare à la mort. "Seulement, avant d'en être là, que ne faudra-t-il pas

³⁰ Albert Camus, "L'Eté à Alger," dans Noces suivi de l'Eté, p. 34.

souffrir et pleurer . . . ?³¹

Deux choses qu'il faut souffrir dans les montagnes kabyles sont la faim et la pauvreté. Lekhrif donne en abondance, mais les fruits de lekhrif doivent suffire pendant toute une année. Le temps, la densité de la population, les petites parcelles de terre, les méthodes anachroniques ; tout contribue à rendre la lutte plus âpre. Ces deux conditions, la pauvreté et la faim, conditions intégrales à la vie kabyle, fournissent à Feraoun un matériel de commentaire riche et, pour l'étranger, instructif. Si on veut comprendre, il faut savoir "danser la ronde de la faim"³² dans un pays où il n'est pas rare d'avoir à se serrer la ceinture.

Pour les Kabyles, la faim ne veut pas dire la famine, il n'est non plus question d'en mourir, du moins de façon directe. La faim est plutôt un hôte non-invité, qui malgré tout, devient une vieille connaissance. Il faut savoir l'accepter et s'y adapter. On mange un peu moins, on substitue des ingrédients, on devient pieux et observe d'avantage de jeûnes, on diminue son appétit.³³ Bref, on prend certaines habitudes tout en perdant d'autres qui conviennent mal. Mais en Kabylie la faim ne change pas grand'chose. Si on est riche ou pauvre, si on vit en plénitude ou en misère, on ne se laisse pas deviner. De l'extérieur, toutes les vies se ressemblent. Il se peut que cette ressemblance soit due au peu de distinction entre la suffisance et l'insuffisance. Dans La Terre et le sang, Feraoun, cependant, l'explique autrement : "Nous appelons cela de la décence Par pudeur le riche se cache pour bien manger et le

³¹Les Chemins qui montent, p. 167.

³²Ibid., p. 197

³³La Terre et le sang, p. 27.

pauvre pour avoir faim à son aise* (p. 29).

Quoi qu'il en soit, le pauvre ne vit pas en marge de la société. L'orgueil y serait évidemment mal placé, mais on apprend à s'accomoder. On s'est déjà prouvé apte. Et puis il y a toujours les services à rendre, toujours les conseils à donner, toujours une réunion à tenir. Et ces services engagent les gens. *Quand une femme accouche . . . nous allons tous la voir, et on lui apporte du thé, du sucre, de l'argent . . . La présence du groupe de femmes est un don que l'accouchée rendra . . . Même le chant de Naoua est un don, un service rendu . . . qui appelle . . . une réponse ultérieure.*³⁴ Donc, on subsiste, non par charité mais par un système d'entre-aide subtil et compliqué, comme un fil qui lie tout le village. *. . . le pauvre finit par comprendre que la pauvreté n'est pas un vice mais un état qu'il faut remplir . . . Il a ses règles . . . auxquelles il faut obéir pour ne pas être un mauvais pauvre.*³⁵

Dans tout ceci, cependant, il y a ceux qui n'obéissent pas aux règles, et cette insouciance donne occasion à Mouloud Feraoun d'exhiber un des traits les plus manifestes de tout son oeuvre. On discutera ce trait par la suite dans son contexte français, mais ici il s'agit de son contexte kabyle et Feraoun y applique âprement son amertume tranchante :

Un pauvre est avant tout celui qui sait attendre. Dieu donne toujours à qui sait attendre, c'est pour cela que les voisins préfèrent ne pas se substituer à lui et se contentent le plus souvent de s'isoler pour bien manger

³⁴Jean Davignaud, Chebika ; Mutations dans un village du Maghreb (Paris : Editions Gallimard, 1968), p. 142.

³⁵La Terre et le sang, p. 29.

derrière leurs portes closes.³⁶

Mais il existe chez Mouloud Feraoun un paragraphe qui semble résumer en quelques mots toute la vie kabyle : sa dureté, son âpreté et enfin son non-sens. Pour la compréhension de la vie kabyle et de la sensibilité de Mouloud Feraoun, c'est une citation d'importance capitale :

L'existence, c'est moi et pas autre chose! Inutile de chercher, je ne cache rien. Tu veux vivre? Voici la vie. Lutte pour ne pas mourir et tes mains seront calluses. Marche pieds nus et tu te fabriqueras une semelle épaisse de ta peau. Entraîne-toi à vaincre la faim et tes traits se tireront, s'aminciront ; tu prendras une mine farouche que la faim elle-même craindra. Travaille pour vivre, uniquement pour vivre. Jusqu'au jour où tu crèveras. De grâce, ce jour, ne l'appelle pas. Qu'il vienne tout seul! parce qu'enfin, tu vois bien, la vie est balle.³⁷

Pour les familles de la région, les enfants ont une valeur spéciale. Ils ne sont pas uniquement de petits mignons qu'il faut élever. Encore et peut-être davantage, ont-ils une importance économique. Tout jeunes ils aident à la maison et même dans les champs. Quand le professeur (français, bien sûr) dit à Fouroulou dans Le Fils du pauvre que l'enfance est l'âge heureux, le jeune Kabyle ne peut que le nier. Les enfants kabyles "partagent les misères de leurs parents" (Fils, p. 110). L'insouciance enfantine n'y a aucune place. Plus tard, quand elles auront l'âge, les filles se marieront, assurant leur dot à la famille; les garçons reprendront le travail du père. Pour les parents, leurs enfants sont l'espoir d'une vieillesse aisée. Celui qui n'a pas d'enfants risque de passer l'âge mûr dans la pauvreté solitaire et triste. Fouroulou savait très bien quand il voulait continuer à l'école qu'aux yeux de son père :

³⁶La Terre et le sang, p. 28.

³⁷Les Chemins qui montent, p. 177.

"L'essentiel était de voir son fils devenir vite un homme afin qu'il partageât avec lui le soin de nourrir la famille" (Fils, p. 118).

A cause de cette promesse de future quiétude (non que cela en soit l'unique raison), les garçons connaissent une place favorisée dans la société kabyle et arabe en général. Au sein de la famille, il est cajolé et servi, bref il jouit de la sollicitude et de la liberté totale. Cette place spéciale, l'espoir des parents, et enfin les divers devoirs du fils forment sinon le sujet principal, du moins la base de tous les romans de Mouloud Feraoun. Dans Le Fils du pauvre, un garçon grandit qui doit choisir entre une aide immédiate à sa famille ou une aide incertaine à long terme. La Terre et le sang raconte l'histoire d'un homme revenant de France au village kabyle, à une mère oubliée vivant dans la misère et à un père défunt qui y avait fini ses jours. Enfin, dans Les Chemins qui montent, on trouve de poignants exemples du fils kabyle.

Pour ceux qui quittent le village pour vivre en France (ou même comme Feraoun pour aller vivre dans un village voisin ou à Alger) le retour peut être cause de chocs et de traumatismes. Le monde au-delà des montagnes n'est pas le monde des villages. On revient du pays civilisé, du pays modèle où on avait vu, en deuxième classe bien sûr, fonctionner une économie moderne, et où on en avait tiré des bénéfices. Il se peut que le village soit oublié, la famille aussi. Une fois de retour, cependant, il faut y faire face. Et comme Amer dans La Terre et le sang, on se voit accusé, on "sent un vague reproche même dans les choses" (p. 9). Le village n'accepte pas tout de suite ceux qui l'avaient abandonné, et ceux-ci ont du mal à s'y retrouver leur place. On continue alors à porter le pantalon et la veste, on s'estime plus chic que les sédentaires. Ensuite, c'est fini. Les habits flamboyants commencent à se ternir, les

joues à perdre leurs couleurs On a épuisé la curiosité des gens, on prend place parmi les importants ou les humbles" (Terre, p. 14).

Feraoun ressentait quelque chose de semblable à l'occasion de son retour d'un village voisin où il fut posté. Les gens lui restaient froids, réservés, inapprochables. Dans son cas, il était question de politique, mais dans la mesure où il était rejeté des siens, Feraoun connut "le reproche même dans les choses." A la longue, cependant, on se réadapte, on se réintègre, et on trouve changées très peu de choses. Tout, en somme, reste comme avant. Pour un Kabyle en France, le monde est trop grand et il y est englouti. En Kabylie, au contraire, "tout est à sa mesure."³⁸ Ce qui mène Feraoun à dire dans Les Chemins qui montent, "Le paradis, c'est chez soi" (p. 166).

Si dans le domaine politique on accusait Mouloud Feraoun d'être indécis, si dans le domaine littéraire on le trouvait trop militant ou pas assez, trop simple ou pas assez, une chose est certaine, l'affection filiale dont il parlait était profonde et sincère. Et pour les hommes, Albert Camus le dit par exemple, connaître et aimer une terre est en elle-même une chose remarquable :

Sentir ses liens avec une terre, son amour pour quelques hommes, savoir qu'il est toujours un lieu où le cœur trouvera son accord, voici déjà beaucoup de certitudes pour une seule vie d'homme.³⁹

La présente discussion des influences algériennes et kabyles à l'égard de l'oeuvre et de la vie de Mouloud Feraoun ne peut prendre fin sans en mentionner encore deux aspects : la position de la femme en société kabyle et le phénomène qu'on appellerait le mektoub, tous deux provenant

³⁸La Terre et le sang, p. 15.

³⁹Albert Camus, "L'Eté à Alger," p. 47.

de l'islam.

En ce qui concerne les femmes, Feraoun donne l'impression de justifier en quelque sorte le rôle de la femme (rôle qui serait jugé secondaire en Occident). Il est dans ce domaine que l'auteur reste le plus traditionnel et alors le plus défensif. Là il s'agit de tout un système, de l'honneur, de tout un ordre; et bien que le Kabyle accepte un autre ordre en pays étranger, en Kabylie c'est son système, son honneur et son ordre, tous "enfoui[s] en dedans du vagin"⁴⁰ de sa femme kabyle. Voilà l'élément de l'héritage islamique qui résiste le plus à l'esprit de changement, peut-être l'aspect le plus enraciné de cette culture. En bon musulman (il ne l'était pas de toute façon), Feraoun admet cette différence culturelle des deux sexes et puis ajoute un "oui, mais" Il nous apprend que les femmes kabyles sont polies, réservées, serviables, méticuleuses, et que ce sont elles qui forment la base et le coeur du foyer. Sociologiquement, tout cela peut se substantier. Dans son étude du village sudiste tunisien, Jean Duvignaud commente :

A vrai dire, l'islam en séparant radicalement les rôles et les spécialisations de l'homme et de la femme conduit à cette solidarité Au point qu'on peut avancer l'hypothèse que le rôle de la femme est devenu, malgré le mépris qui l'affecte apparemment, infiniment plus important que celui de l'homme . . . : la sexualité, l'attachement des enfants et la nourriture.⁴¹

Certes, le rôle de la femme est d'une importance capitale. Sans elle, le monde kabyle s'écroulera. Elle, comme l'homme, contribue au bien être mutuel, mais toujours de façon prédéterminée et l'on se garde de dépasser les limites. Feraoun définit bien les deux domaines : pour

⁴⁰ Journal, p. 290.

⁴¹ Jean Duvignaud, Chebika, p. 141.

la femme, c'est le monde de la fontaine, là tout se discute, tout se dispute, tout se ruse. Pour l'homme, c'est la djemma, le lieu de réunion masculine. Cela est bel et bien, Feraoun dit que la chose est ainsi et semble en faire l'apologie non parce que c'est bon, mais parce que c'est la coutume. Il a conscience, bien sûr, de l'exploitation, de la femme exploitée par l'homme, et puis de l'homme exploité aussi mais de façon plus vague que Feraoun ne vocalise que peu. Le coupable? on dirait la tradition, et pourtant la tradition est telle qu'elle est, il n'y a donc pas de coupable. A ce compte, Feraoun semble rester au premier stade de la perspicacité.

Même à ce stade, cependant, il y a de frappants exemples de sensibilité. Si la tradition veut une telle échelle sociale, le pays semble ajouter à l'aigreur de cette échelle. L'homme et la femme sont ensemble pour vivre et survivre, non pour s'aimer. "Ce qui importait le plus, ce n'était pas l'amour mais la vie."⁴² Si l'un faillit aux exigences de son domaine, les deux en souffrent. L'homme travaille la terre et la femme s'occupe de la cuisine et de l'eau de fontaine. L'apogée de l'aisance pour la femme semble être le "privilège de ne pas sortir."⁴³

La séparation des deux sexes se pratique encore en Afrique du Nord bien que cette habitude se modifie d'année en année. Feraoun la commenta dans L'Anniversaire quand il disait que les garçons et les filles sont comme deux "catégories de gens qui doivent s'ignorer" (p. 113). Le jeu de circonvenir aux règles, cependant, occupe tous les jeunes et ce jeu figure largement dans les livres de Feraoun. Il n'ignore pas non plus que

⁴²La Terre et le sang, p. 95.

⁴³Ibid., p. 150.

le jeu se rend encore plus délicieux pour ceux qui y jouent par cette privation. En revanche, il se peut que réussir au jeu de la manière d'Amer n'Amer dans Les Chemins qui montent constitue un point de non-retour. Mais cette discussion se réservera pour plus tard. A présent il faudra revenir à la sensualité des Kabyles et son expression chez l'auteur.

Les Chemins qui montent débutent par la présentation d'une jeune fille kabyle, fille éduquée et balle, à l'âge où, en Kabylie, on songe sérieusement à la marier. Amer n'Amer, revenant de France "arriva . . . au moment des figues fraîches" (Chemins, p. 90). On n'a guère à commenter la signification de cette image, surtout quand on se rappelle des mots de Dehbia à l'égard des avances d'un autre jeune d'Ighil-Nezman : "Elle se sentit diminuée de se voir considérée comme un bon fruit à savourer" (Chemins, p. 62). Et pourtant la figue dont il faut "essayer le lait qui suinte" ne peut qu'être le symbole de la femme, "une fleur pleine de sève."⁴⁴

Il est intéressant de noter ici un des plus flagrants paradoxes de cette culture : l'extrême fatalité du désir sexual d'un côté, et de l'autre l'état assez morne et peu inventif (voire mécanique) de la vie conjugale de couple. Cette fatalité, cette force irrésistible provoque et le drame et le dénouement du deuxième et du troisième romans de Mouloud Feraoun et devait jouer un rôle primordial dans le quatrième. Quoi qu'il en soit, de cette importance exagérée (réale, pas du tout fictive), malgré le côté viril ("Mon fils est un homme!"⁴⁵) et l'attente matinale à voir le sang sur le drap, on arrive à dégager la seule réalité du mariage dont le but

⁴⁴Ibid., p. 127.

⁴⁵Les Chemins qui montent, p. 83.

est vraisemblablement d'avoir des enfants, c'est à dire des enfants mâles -- et cela dans l'obscurité de la nuit. Peu importe que le mariage soit arrangé par intérêt paternel; peu importe que les époux ne se connaissent guère car, paraît-il, "l'appétit vient en mangeant."⁴⁶

Dans tout ceci, il ne faut pas croire que Mouloud Feraoun acquiesce. Il ne peut se laisser, ne serait-ce que par sa formation. Ses "quelques folies, apprises à l'école" ont été déjà signalées. La littérature de Mouloud Feraoun est plutôt un témoignage où il cherche à expliquer, à sympathiser, et peut-être aussi à améliorer. Ce que lui-même dit de La Terre et le sang s'appliquerait également à ses autres romans :

Ni les Français ni les Musulmans ne trouveraient leur compte dans cet ouvrage. Du moins j'aurais témoigné en toute sincérité et j'aurais réglé mes comptes avec moi-même.⁴⁷

Ce qu'il ressentissait ainsi c'est de la sympathie pour ces compatriotes, sympathie qui se laisse voir fréquemment dans ses oeuvres, mais toujours dans le contexte d'une appréciation réelle non-dorée. Ainsi fait-il dire à une fille destinée à un homme qu'elle méprise : "Mais je ferai comme certaines. Demande aux grandes, elles t'expliqueront. Il suffit de fermer les yeux et ce sera celui qui tu voudras . . ."⁴⁸ et non celui qui y est.

Quoi qu'il advienne, on le supporte parce que le monde est comme ça. Et de fait, on doit se demander (sans qu'il existe une réponse) si on n'exagère pas la souffrance des autres; si à les voir vivre et supporter

⁴⁶ La Terre et le sang, p. 171.

⁴⁷ Lettres à ses amis, p. 122.

⁴⁸ Les Chemins qui montent, pp. 71-72.

on ne leur attribue pas ses propres attitudes dont ils sont totalement inconscients. Et dans le cas de Mouloud Feraoun, on se demande si sa sensibilité à ce propos ne serait pas un idéal appris et français qu'il applique à un phénomène strictement kabyle. Jean Duvignaud se pose la même question. Dans l'effort de trouver une réponse, il demanda à une femme de Chebika, "Êtes-vous heureuse?" :

On a tenté de savoir si Fatma était ce que nous appelons "heureuse", ce qu'elle paraît d'ailleurs avec son dynamisme et son agitation constante, sa bonne humeur et son sourire. Bien entendu le mot Salda n'aurait aucun sens pour elle Il faut lui demander si elle envie une autre femme mais elle n'envie personne, si elle aurait souhaité faire autre chose que ce qu'elle a fait mais elle ne peut dire qu'une chose : Dieu l'a voulu ainsi.⁴⁹

En fin de compte, si la vie suit un barème de règles pré-établies, si l'ordre social semble logique (c'est à dire, pré-établi) et tous les événements se déroulent dans le contexte de cet ordre, on accepte alors son état comme normal. Feraoun n'ignore pas cette hypothèse. Dans Les Chemins qui montent il parle d'un jeune qui vient de se marier, donc "un homme raisonnable" (p. 78) par définition. "A la fin, il ne restait plus à Mokrane qu'à être heureux parce que l'ordre, la religion, l'honneur voulaient qu'il fut heureux . . ." (Chemins, p. 79). De nouveau, il semble que Dieu le voulut ainsi.

C'est justement cette soumission à la volonté de Dieu, et encore cette tentative d'expliquer toute chose mauvaise par la volonté divine qui constituent le mektoub : "Ce fut écrit!" Feraoun ne semble pas trop abuser de ce refus de responsabilité, de cette posture d'impuissance devant les forces du destin.⁵⁰ Néanmoins les personnages de ses romans en usent,

⁴⁹Chebika, p. 156.

⁵⁰Jugement culturel de ma part. (FMS).

et lui aussi, au moment où il n'y a plus rien à faire, ne peut que dire mektoub. En effet, c'est une façon convenable de tout comprendre quand tout est mal compris. On accepte son sort, et il ne reste aucune trace d'amertume. Pour sa part, Feraoun peut bien dire mektoub mais de l'amertume il en a plein le coeur. Qu'il comprend ce trait s'évidence à travers les dires de plusieurs de ses personnages. De son oncle dans Le Fils du pauvre Fouroulou remarque : "Il savait depuis sa naissance qu'il ne devait pas être riche. Cela est-il nécessaire pour vivre et mourir?" (p. 72). Et peut-être ont-ils raison, car ne pas accepter ce que l'on ne peut changer serait de l'effort perdu. Mais en revanche, le ridicule de ne rien faire pour améliorer un état lamentable de choses n'est que trop évident, même aux plus traditionnels. On arrive alors à synthétiser un curieux mélange de mektoub et d'action dans lequel on sauve et sa face et sa peau. Feraoun commente un incident typique :

Il n'y a plus de doute : c'est le typhus. On prendra des mesures. Lentement, mais sûrement. Les vaccins viendront. On les attend. Le typhus se propage, saute d'un village à l'autre. Les Kabyles ne s'effraient pas. Ils n'ont pas hâte d'être vaccinés. A quoi bon? Ça vient d'en haut. Ceux qui doivent mourir en mourront. Les Français sont naïfs s'ils croient contrecarrer la volonté divine. Les piqûres arrivent. Des villages entiers en reçoivent. Le mal est arrêté. Personne ne s'en étonne. Les saints ont intercédé auprès du Prophète. Les Français peuvent prétendre nous avoir sauvés.⁵¹

Le mektoub semble servir, quand même, surtout dans deux domaines où il explique énormément de choses. La pauvreté et la mort sont deux conditions humaines contre lesquelles les efforts semblent destinés à l'échec. De façon générale donc, toute tragédie s'inscrit au compte de mektoub. Dans La Terre et le sang, par exemple, les parents d'Amer se

⁵¹L'Anniversaire, pp. 134-135.

haussent les épaules quand leur fils les abandonne dans leur vieil âge. "Il était peut-être écrit que Kaci serait privé des soins de son enfant . . ." (p. 40). Même à la mort d'Amer, une mort froidement préparée par son propre oncle, l'amin expliquera : "O croyants, c'était écrit! Vous reconnaîtrez tous la volonté divine Vous voyez, quand c'est écrit que pouvons-nous faire?" (Terre, pp. 246-7). Ce qui est une façon commode de disposer du problème. Et en suivant l'enchaînement de cette mort, le lecteur aussi finira par dire : "Mektoub!" Ainsi Feraoun, malgré son horreur de la mort et la hantise qu'il éprouve envers elle, se résigne comme tout autre en face du destin : "Or, un mal sans remède est toujours supportable."⁵²

Dans tout ceci, qu'il s'agisse de la mort ou de la vie, sous les neiges de l'hiver kabyle ou dans les richesses de lekhrif, Mouloud Feraoun peut bien dire avec Amer n'Amer dans Les Chemins qui montent : "Mais voilà : je suis un enfant d'Ighil-Nezman. Il faut bien tenir à son pays . . ." (p. 121). Certes, Feraoun tenait bien au sien.

⁵²Le Fils du pauvre, p. 82.

Chapitre 4

On aurait du mal à séparer de façon catégorique la politique, la vie et la littérature de Mouloud Feraoun, surtout quand on se rappelle qu'il écrivait en pleine Révolution. Les trois éléments sont inextricablement entrelacés. Il est toutefois possible d'en dégager quelques traits de souche plutôt culturelle et française.

La discussion des influences algériennes vient d'être terminée. Entreprandre une autre du côté français n'approfondirait que peu notre appréciation de Feraoun. L'héritage de la France est d'ailleurs déjà connue. On parlerait plus efficacement du résultat chez Mouloud Feraoun de cette culture étrangère qu'il connaissait si bien et qu'il aimait tant. Réduit au plus simple, ce résultat consiste en ceci : le bi-culturalisme, produit d'une vie kabyle et donc algérienne et d'une solide éducation française dans une âme réceptive et ouverte, provoqua face aux réalités de l'Algérie une tordante amertume. Cette amertume, déjà présente dans Le Fils du pauvre, aggrandissait à travers les œuvres subséquentes et se termina par une mort stupide et cruelle. La sévérité de cette crise était symptomatique de son ère, mais la crise elle-même ne diffère en rien de celle vécue à l'heure actuelle par des milliers de Nord-Africains.

Déjà en son jeune âge, Feraoun se savait différent, ne serait-ce que par sa sensibilité. Son oncle a beau lui faire des leçons sur la vie kabyle et sur l'auto-défense. Le contraire de ce que voulait l'oncle sembla se produire. Dans Le Fils du pauvre, Feraoun le commenta : "Une de ses démonstrations . . . confirma ma façon de voir et je sus apprécier, tout jeune, le prix de la tranquillité" (p. 32). Le prix lui coûtait cher. Mais il y gagna aussi. Au lieu de mener une vie de berger ou de fallah, il devint maître d'école et chef d'établissement. Même ce succès, cepend-

ant, le mit en plein champ de tire entre Français et Algérien.

On nota déjà comment la France représentait un ordre supérieur par la loi qui gouvernait le pays. Mais il n'était pas seulement question de loi. Une certaine mystique accorda au Français une espèce de supériorité naturelle. Toute la grandeur de la France, réelle ou imaginaire, sa puissance, son bien-être, sa tradition et sa littérature faisaient partie de l'héritage du plus bas des Français. Cet homme de France semblait avoir une vie favorisée, spéciale, du moins différente. Dans l'esprit populaire il existait donc une préconception favorable. Il y avait aussi de la méfiance, et parfois on se sentait privé en comparaison. Mais en générale on estimait les Français comme des gens "sensibles, instruits, capables de faire du bien."⁵³ Le plus méfiant, le plus dédaigneux entre les Kabyles ressentait dans son for intérieur, à contre-gré peut-être, un profond respect. "Une espèce de sentiment que l'on éprouve comme malgré soi, pour des gens d'un autre milieu, apparemment plus riches, plus beaux, plus intelligents, plus heureux, peut-être plus vertueux."⁵⁴

De leur côté, les Français, en insistant sur cette supériorité, trouvèrent une résistance qu'ils n'auraient jamais rencontrée autrement. Les exemples de leurs bonnes œuvres furent nombreux. Seuls les Pères Blancs et les Soeurs Blanches pouvaient y attester, pouvaient faire preuve de la bonté du coeur français. Le malheur est que la position supérieure accordée volontiers aux Français, ne se mélangeât pas d'affection réelle. La plupart des Français restaient distants et fiers.⁵⁵ Pour Feraoun, ce-

⁵³Journal, p. 294.

⁵⁴Fouroulou Menrad, " L'Anniversaire, p. 105.

⁵⁵Ibid., p. 105.

pendant, l'affection existait. On n'a que se rappeler le professeur généreux qui toucha le cœur du jeune Mouloud. Plus tard, à la mort de son père, Feraoun relate dans son Journal encore un autre exemple. Le capitaine français de sa région lui envoya un télégramme de condoléances d'une touchante gentillesse (p. 284). Deux ans après, ce fut ce même capitaine plaidant sa cause devant le Tribunal de Paris, accusé de tuerie (Journal, pp. 321-2). Pour tout amoureux, sans égard à l'objet de son amour, une telle déception ne peut qu'inciter la plus âpre amertume. Si la France édifia Feraoun, elle le déçut aussi. Si dans son âme simple de garçon dans Le Fils du pauvre il disait : "Un Français ne peut mentir" (p. 110), il aura bien du mal à comprendre plus tard la sauvagerie de la civilisation.

Le luxe et le confort de la vie française contribuaient largement à la mystique de supériorité. Ce qu'offraient les Français aux Indigènes semblait énormément plus attirant que ce que pouvaient offrir les Indigènes à eux-mêmes. Et si l'on aspirait à mettre fin aux souffrances et à la misère de sa famille en s'élevant dans le système établi depuis un siècle, cette aspiration ne pouvait qu'être logique. Une vie de comforts bourgeois dignement gagnés ou une vie d'abnégation : y a-t-il vraiment un choix à faire? Dans L'Anniversaire, Feraoun parle de cette béatitude bourgeoise, but et raison de son travail (p. 10). Et encore :

Je m'étais imposé de parvenir à la béatitude bourgeoise au même moment qu'à l'âge mûr, après avoir consciencieusement assuré un bon départ à mes enfants, une fin décente à mes parents, une respectabilité de bon aloi au nom obscur qu'ils n'avaient pas pu s'empêcher de me transmettre.⁵⁶

⁵⁶"L'Anniversaire," L'Anniversaire, p. 11.

Il y avait donc dans la formation de ses sympathies un élément de ce qu'on appelle intérêt personnel. Pour les uns, cet intérêt restait superficiel, et il suffisait de changer de veste avec le changement du temps. Pour Feraoun, cependant, il n'en était pas question. Son allégeance était bien réfléchie. Ils ne se ressemblaient en rien à ceux qui, comme il commente dans Les Chemins qui montent, "se sont convertis par intérêt" (p. 26), comme Malha qui "serait musulmane à Ighil-Nezman comme elle était chrétienne aux Aït-Ouadhou" (p. 31). Jean Duvignaud d'ailleurs rapporta dans son étude sociologique :

Elle montre ses bijoux Ces dessins cristallisent le passé de l'Afrique du Nord, comme si les Bédouins nomades qui les confectionnaient depuis des millénaires disposaient dans ces figures tous les signes de leurs multiples aventures spirituelles, les conversions rapides suivies d'apostasies non moins inopinées : judaïsme, christianisme, hérésies, Islam. Et, plus avant encore, les religions impériales et puniques.⁵⁷

Cette duplicité ne semble pas avoir affecté Feraoun dans sa vie personnelle. Les quatre ans du secondaire qu'il passa à l'école française de la mission protestante lui donnèrent l'occasion d'étudier. Voilà tout. On était au courant, il n'y avait aucune hypocrisie. Toutefois dans sa littérature la double-allégeance figurait largement car elle symbolisait le bi-culturalisme à l'échelle plus grande. Cet aspect se centralisa surtout en Dehbia dans Les Chemins qui montent. Elle aussi se sentait différente. Et elle l'était : fille de premier lit, seule avec sa mère abandonnée, sans ressources et sans famille; pire encore, elle était chrétienne. La religion qui la distingua des autres fut à la fois source et consolation de ses malheurs. Ne voit-on pas en elle Feraoun

⁵⁷ Chebika, p. 153.

et avec lui Fouroulou qui méprise un peu les autres :

Dehbia croit sincèrement qu'elle n'est pas une fille comme les autres. Et par là, elle ressemble à Amer qui n'était pas un homme comme les autres. Cette idée l'a toujours soutenue et l'a bientôt fait se renfermer sur elle-même comme une fleur fragile et méfiante⁵⁸

Dehbia n'avait pas choisi, elle naquit chrétienne. Quant à Fouroulou, "il resta kabyle et supporta son sort."⁵⁹ Mais justement quel était son sort?

Déjà par sa nature, Fouroulou possédait une grande sensibilité de l'âme. Le contact avec l'extérieur, son éducation, sa connaissance des écrivains français semblent lui donner conscience des limites de son monde, lui donner des rêves d'un autre -- non forcément ailleurs, mais un monde meilleur. Comme Amer n'Amer dans Les Chemins qui montent, ne vit-il pas sa vie en Kabylie en tant que "châtiment immérité" (Chemins, p. 135). Sans l'influence française, on pourrait douter avec raison qu'il eût vu la Kabylie comme "horizon circulaire" et "antonnoir infernal" (p. 175); les Djurdjura comme des "massifs qui me bouchent l'horizon" (p. 202).

Les montagnes sont franchissables, mais dans la mesure où l'on se borne à vivre selon sa culture, les limites de la convention sociale ne le sont pas. Ainsi Amer n'Amer, fils d'une Française et d'un Kabyle, se voit contraint et pris au piège. Derrière lui la France. Devant lui le "châtiment immérité." Sa vie de montagnard se présente à ses yeux comme la répétition de la même "stupide aventure" de lutte éternelle, ce qu'il appelle la "plaisanterie de la vie" :

Mes cousins se marieront, peut-être, plus tard, tout comme mes soeurs. Cela paraîtra tout naturel. On naît, on se marie, on meurt de la même façon. Parfois, quand on y songe sérieusement, on se pose des questions embarr-

⁵⁸Les Chemins qui montent, p. 19.

⁵⁹"Fouroulou Menrad," L'Anniversaire, p. 112.

assantes. Mais la plupart du temps on se laisse aller⁶⁰

Mais non, on ne se laisse pas aller. Dans Les Chemins qui montent Amer n'Amer se pose des questions. Et ses réponses sont toujours les mêmes : sa vie sera vécue "comme pour un coupable . . . un châtement" (Chemins, p. 197).

Le drame ne se limite pas à une considération géographique et économique. Il s'agit aussi de contraintes culturelles. Et Feraoun en est profondément conscient. D'après une lettre à son éditeur, il semble que pour lui son seul but à écrire le dernier roman était de décrire ces mêmes contraintes :

Dans Les Chemins qui montent, ce que j'ai voulu dépeindre . . . c'était le désarroi d'une génération à demi évoluée . . . qui n'aura bientôt d'autre choix que de renoncer à elle-même ou de disparaître.⁶¹

Feraoun n'y renonça pas; par conséquent, il disparut.

Il existe dans le même livre, un autre exemple de l'amertume encore plus tranchant que la vie d'Amer n'Amer et la graduelle descante de celui-ci vers le suicide. Si cette amertume ne résultait pas d'une sensibilité française, du moins fut-elle occasionnée par la France. Il s'agit là d'un jeune homme qui part en métropole. Nonobstant la nécessité, la mère ne veut pas lâcher son fils. Pour elle, son départ signifie la fin de la vie telle qu'elle la connaissait, la mort de tous ses rêves :

Nous savons. Nous sommes bêtes mais nous savons quand même. Tu quittes le pays de la faim, tu vas au paradis des hommes. Mais tu y seras étranger et tu reviendras dans ton enfer . . . Nous te réservons notre mépris, le mépris des damnés pour ceux qui le seront un

⁶⁰Le Fils du pauvre, p. 74.

⁶¹Lettres à ses amis, p. 122.

jour et qui cherchent vainement à fuir.

Monte, crie la vieille, la bouche tordue, prends place, va-t'en! Toute ma haine est pour ces gens heureux qui te recevront comme un chien, toi, l'unique fruit de ma chair. Toute ma haine sera pour toi, le jour que tu m'abandonneras, quand tu te croiras heureux alors que le bonheur n'existe pas ailleurs qu'ici, dans ton gourbi, près de ta mère qui n'aime personne et ne craint personne. Va-t'en!⁶²

La France lui vola son fils et une génération cessa d'exister.

Vue d'un autre angle, cette supériorité française n'est-elle pas simplement du faux orgueil? Feraoun se dit partisan de tous ceux qui par leurs efforts atteignent à la béatitude bourgeoise, et même de ceux qui y naissent. Il y a toutefois une certaine réalité que cette supposée supériorité déforme. Le contraste entre la France et la Kabylie étant tellement vaste, il suit que le plus bas des Français soit au-dessus des Kabyles. Feraoun signale ce fait sans trace de malice. Le portrait qu'il fait de "Madame" dans La Terre et le sang est sympathique, mais si les Kabyles n'y trouvèrent pas leur compte, les Français ne l'y trouvèrent non plus. Cette Française cloîtrée à Ighil-Nezman connut du respect et même de l'amour; elle restait néanmoins à part, non par choix : elle venait tout simplement d'un autre monde. Dans cet autre monde, elle n'avait été rien, une simple fille du peuple, en fin de compte personne. En Kabylie, cette fille du peuple bénéficia de la préconception des gens, de la mystique française. "On sait à l'avance ce que c'est qu'une Française. Elle a un train de vie spéciale qui la classe à part autant que son visage et son costume" (Terre, p. 35). En Kabylie, perdue dans la foule avant, elle devient quelqu'un. Les femmes kabyles connaissent d'autres "étrangères venues usurper des foyers qu'elles n'ont pas pu trouver chez elles" (p. 34).

⁶²Les Chemins qui montent, p. 185.

Mais Madame est française, et cela change tout.

De sa part, Madame n'ignore pas sa chance. En France, elle ne comptait pas -- sauf comme servante, comme "un rebut." Et puis soudainement, "on la hisse au premier rang." Elle aussi "se voit très belle au milieu de ces paysannes, belle comme elle ne l'a jamais été" (Terre, p. 46). Ainsi, paraît-il, la mystique est en partie contraste. Pour cela l'on tient tellement à sa place en Algérie : perdre cette place serait perdre son niveau.

Le fils de Madame ne fut pas aussi chanceux qu'elle. En tant que franco-kabyle, sa position ne gagnait en rien. Le sang de son père ne faisait pas oublier qu'il fut aussi "fils de Madame." Les Kabyles lui enviaient son héritage français, les Français dédaignaient sa peau arabe. Et lui ne pouvait que penser à toutes les choses dont il fut privé, de la France même, là où on ne danse pas la ronde de la faim. Désespéré, il crie à sa mère morte : "Oh maman, pourquoi as tu fait de moi un montagnard kabyle?"⁶³ On ne peut que se demander si le choix du nom "Amer" pour un père et pour un fils qui causèrent ou connurent tant d'amertume fut tout à fait accidentel.

La décision qu'avait à prendre Amer n'Amer fut claire : être Kabyle ou être Français, rester ou partir. Il est fils d'Ighil-Nezman, mais il est français jusqu'au plus profond de lui-même. S'il avait à opter, il aurait été français de France. Mais il ne put opter. Or, il choisit la mort.

Feraoun, lui, ne la choisit pas. On la lui choisit à sa place. Il n'avait qu'à accepter.

⁶³Les Chemins qui montent, p. 210.

Si le bi-culturalisme fournissait un vaste sujet de littérature, il produisait aussi des incidents réels et tragiques. Feraoun fait le reportage d'un de ces incidents dans son Journal. Il semble représenter la cruelle ironie de la situation des Nord-Africains :

Un Européen arrive dans une belle voiture au milieu d'un groupe important et refuse de s'arrêter. Il a peur . . . on se lance à la poursuite On lynche le Français, on brûle sa voiture A ce moment, le hasard fait sortir de chez lui un jeune professeur pacifique qui espérait rejoindre son cours. On se jette sur lui, on brûle sa voiture et on l'égorge. Le malheureux avant de mourir criait qu'il était arabe mais il le criait en français.⁶⁴

C'est en effet le triste état de choses. Est-ce que c'est uniquement la terre et le sang qui font de celui-ci un Français et de celui-là un Kabyle? Ou est-ce plutôt par la formation intellectuelle? Et comment distinguer l'un de l'autre quand le sang est kabyle mais la langue et le processus mental sont de préférence français? Et si l'on se croit les deux en même temps, comment choisir quand on ne peut plus garder son silence? Pour Mouloud Feraoun, ce fut le drame de sa littérature et de sa vie.

En elle-même, cependant, l'amertume chez Mouloud Feraoun ne doit pas être considérée comme facteur primordial dans sa vie. Au contraire, il y a maintes preuves que sa vie personnelle fut heureuse et qu'il tira de son métier de professeur une énorme satisfaction. L'amertume, semble-t-il, le poussa à écrire, et elle figurait dans sa littérature comme thème important. Cette même amertume est d'ailleurs inextricablement liée à sa pensée politique.

⁶⁴Journal, pp. 312-313.

Chapitre 5

La Révolution algérienne fit des milliers de morts. Et pendant cette tuerie, Mouloud Feraoun avait l'impression que personne dans le monde ne s'en souciait. Comme il disait dans L'Anniversaire, "le monde s'en fout de l'Algérie" (p. 9). Il est, peut-on le supposer, dans le but de faire écouter la voix de l'Algérie que Feraoun écrivait. Non que ses oeuvres furent militantes, il ne sema jamais le désaccord ni la haine. Toutefois, Feraoun était Kabyle, et quand cette voix, quoi que sanglante et terrifiante, s'éleva dans les montagnes kabyles, il en était fier. En même temps, il rapporta dans son Journal : "j'étais . . . effrayé que [sa voix] ne se fasse pas comprendre" (p. 26). L'incompréhension mutuelle était en effet le fléau des deux côtés, et d'après certains, cause même de la Révolution. Feraoun a beau expliquer.

Pour la politique de Feraoun, il importe de considérer trois questions. D'abord, quelle était la modification de son attitude envers la France au cours de la Révolution? Deuxièmement, quelle était sa réaction en face des atrocités françaises et algériennes? Et finalement, comment reconcilia-t-il ces doubles forces?

La Révolution ne fut pas une chose spontanée. Elle se préparait pendant de longues années, et de saison en saison l'atmosphère devenait de plus en plus empoisonnée. En 1952, Feraoun y fit allusion dans une lettre à des amis français : "Ce qui est sûr c'est que je sens quelque chose dans l'air, comme une menace qui plane."⁶⁵ Que l'on ne pouvait plus s'aimer fut pour lui la chose la plus navrante de sa vie. Désormais on

⁶⁵Lettres à ses amis, p. 71.

serait dans deux camps, et même les plus aliénés de chaque côté se rangeraient selon le sang.

A présent, bien sûr, on nierait que l'idée de l'indépendance ne fut pas le but original des combattants. Mais à l'époque, dans les années quarante et cinquante, on n'était pas nombreux ceux qui criaient l'Algérie indépendante. On pensait plutôt assimilation, surtout parmi la bourgeoisie et les intellectuels indigènes. L'assimilation, "c'est tout ce qu'il demande."⁶⁶ On avait claire conscience de ce qui leur manquait et en même temps de ce que pouvait leur offrir la France. Là dessus, il faut prendre note de deux éléments. D'abord que les Français avaient fermé leurs rangs. Pour la plupart d'entre eux, il était inadmissible de penser qu'un Indigène soit jamais autre qu'un Indigène. Pour les intellectuels et les capables, pour la naissante bourgeoisie algérienne, cette attitude des Français était au même point inadmissible :

Dès que nous leur disons que nous sommes algériens nous aussi, ils nous rétorquent :
 ---Vous en êtes? C'est bon. Tas d'Indigènes, que supposez-vous? Nous sommes Français, nous. Arrière, et garde-à-vous! Vous voulez nous f... à la mer, bande d'infidèles et d'ingrats.⁶⁷

Deuxièmement, les Français et les Algériens bourgeois ne voulaient pas se rendre compte que, quoi qu'on fasse, il reste toujours une réelle distinction entre gens de cultures différentes. Les Français ne pouvaient accepter ni respecter ces différences, et les Algériens ne pouvaient s'échapper à eux-mêmes :

Ceux qui étaient assimilables étaient aussi des utopistes croyant pouvoir s'évader de leur condition

⁶⁶*La Source de nos communs malheurs,* L'Anniversaire, p. 39.

⁶⁷Les Chemins qui montent, p. 209.

pour adopter la vôtre. Mais ni la cravate ni le complet firent oublier shéchia et sérroual dans un pays où il n'y avait rien d'autre.⁶⁸

Face à cette réalité, Feraoun ne pouvait ne pas être ému. S'il admirait et aimait la France, il ne pouvait en rien donner son approbation à ce ségrégationisme. Le Français, instruit et capable de faire du bien, devenait monstre. En outre, Feraoun se garde de dire que les Indigènes voulaient devenir Français, seulement qu'ils voulaient ressembler aux Français, être traités en égaux, tout en restant fidèles à leurs propres traditions.

Les prêtres et les bonnes soeurs, les Français charitables et humanitaires marquèrent l'Algérie de leur façon, mais d'autres Français la marquèrent différemment. Ces derniers profitèrent de leur position en Algérie, ne pensant guère aux Algériens. Eux commandaient, les Indigènes étaient utiles à recevoir des ordres. Même la littérature humaniste d'Albert Camus n'inclua pas les Algériens.

Cette séparation ne serait-elle pas issue de l'incompréhension, d'une ignorance coupable? Certes, les Français éprouvaient de la sympathie à l'égard des Indigènes, une sorte d'affection condéscendante. On n'a que lire L'Hôte d'Albert Camus pour trouver un exemple des deux. Le Français s'effare dans le fait que le prisonier algérien qu'il avait lâché par bonté de coeur continue le raide chemin vers le fort et vers l'autorité française. On se sympathise, mais on ne se connaît pas. Le résultat en est simple : l'abîme entre les deux cultures ne se rétrécit point.

Dans un sens, l'ignorance arabe prit fin à la veille de la Révolution. Là on se rendit compte que la supériorité française n'était que du dédain

⁶⁸"La Source de nos communs malheurs," L'Anniversaire, p. 39.

et la ségrégation n'était que de la haine : "Leur haine était si intelligente que nous ne la comprenions pas. Nous la prenions pour la bonté."⁶⁹ On n'acceptait plus d'être détestable; de cette infériorité on n'en voulait plus.

Avant la prise de conscience de la part des Algériens en générale et des Français en particulier, l'incompréhension fournissait de la tranquillité. Sans confrontation, on était bien chez soi, on ne songeait pas à changer l'état de choses par la force. En 1949, Feraoun commenta dans Lettres à ses amis : "Nous acceptions toutes les grimaces qu'on nous impose tout en sachant qu'elles n'ont pas de sens" (p. 14). Plus tard ils n'accepteraient plus. Et les deux camps se montreraient irréconciliables avec, comme Feraoun raconte dans son Journal, d'un côté "les Français qui refusent de comprendre" et de l'autre "les Kabyles qui refusent d'expliquer" (p. 11). La susceptibilité malade arabe dont il parle se concrétisa. Désormais, le Français est vu du côté arabe comme mécréant, beau mais diabolique, et du côté français, l'Indigène est considéré comme bizarre, ignorant, un être aux moeurs ridicules. Il paraît que le seul moyen de se connaître est de se battre (Journal, pp. 45-47).

La patience et la bonne volonté de Mouloud Feraoun s'épuisa peu à peu. Il se rend compte qu'avec la France, il n'y avait jamais eu de mariage.⁷⁰ Les Algériens se savaient toujours Algériens, et les Français, croyant que ce sont eux les Algériens, restaient à part, dédaigneux. Quand on parlait de se corriger, de mettre à droit les erreurs du passé, Feraoun ne pouvait accepter. Il ne s'agissait jamais d'erreurs : on avait

⁶⁹Journal, p. 27.

⁷⁰Ibid., p. 9.

toujours été conscient de ce qu'on faisait.⁷¹

Jusqu'en 1956 (et bien après, car la volonté de Feraoun de comprendre et de se faire comprendre ne faillit pas), Feraoun voulait se mettre à la place des Français pour pouvoir les comprendre. Mais tout en essayant de le faire, il ne pouvait que voir, comme dans le Journal, qu'eux les Français "se sont mis à notre place, pris notre place" (p. 79). Malgré toute sa bonne volonté, il n'arrivait pas à comprendre les gens raffinés qui massacrent, la civilisation qui tue. Pour lui, humaniste, ne voyant autour de lui que la cruauté et le sang, "l'erreur commune . . . est de croire défendre une juste cause, tuer pour une juste cause et risquer de mourir injustement."⁷² Il admet que la perte de l'Algérie serait cruelle pour la France, mais il ne peut admettre qu'on massacre pour la garder.

On voit donc un Mouloud Feraoun pacifiste, Kabyle et adoptif de la France, qui ne cherchait que la compréhension mutuelle et la paix. Sa bonté était apparente. Mais il avait à lutter contre une force qu'il ne pouvait maîtriser, une force qu'il reconnut déjà en 1955 : c'est le démon qui laisse voir la haine en une personne, qui dissipe "la partie la plus subtile, la plus généreuse, la seule susceptible d'amitié et de pardon, qui se serait dissipée dans les airs pour ne laisser en vous que la haine."⁷³ Ce démon ne le conquit jamais, Feraoun continuait à distinguer entre la France et un système français qui volait aux hommes leur dignité de vivre.

S'il y avait chez Mouloud Feraoun une double-allégeance difficile à

⁷¹Ibid., p. 46.

⁷²Ibid., p. 256.

⁷³Ibid., p. 46.

reconcilier, il y avait aussi une double répugnance. La tuerie et la cruauté n'étaient pas d'un seul côté. Au début, bien sûr, Feraoun était fier de voir ses compatriotes qui finalement disaient non à l'injustice. Cette Algérie souffrante ne seignerait plus dans le silence. Avec Feraoun, toute l'Algérie musulmane pouvait en fin espérer : "Le maquis a conquis les coeurs du moment qu'il lutte contre l'opresseur."⁷⁴ Ce sentiment de patriotisme, l'idée que le maquis était "dépositaire de toutes nos illusions, de tous nos espoirs," céderait à un autre sentiment plus humaniste et plus typiquement Mouloud Feraoun.

A juger par son Journal, c'était surtout en 1956 que ce changement s'effectua. Feraoun commençait à se rendre compte que la cruauté des Français ne dépassa que peu (ou pas du tout) celle du maquis. S'il fait le reportage des excès atroces français, il en fait de même du côté algérien. La violence des deux côtés devanait flagrante, insencée, effrayante.

En elle-même, la violence aurait suffi à écoeurer Feraoun, mais deux autres éléments jouaient un rôle en la formation de sa position de réserve. Un de ces éléments résultait sûrement de son héritage français : le maquis était pour la plupart des hommes ignorants, sans éducation. Ceci explique en quelque sorte leurs excès, mais il y a aussi chez Feraoun une trace de dédain pour ces hommes ignorants et rudes. L'autre élément était de nature plus problématique. Pour ne pas parler du côté français, il y avait chez ses confrères une hypocrisie qui épouvantait Mouloud Feraoun. La grève de l'alcool et du tabac en est un excellent exemple.

Du moment où l'on se révolta, le maquis appliquait à la lettre les

⁷⁴Ibid., p. 73.

préceptes du Coran. On ne pouvait ni fumer ni boire. Ceux parmi les Musulmans qui continuaient à le faire furent mutilés. En vérité, c'est un coup dur pour la majorité qui prenait plaisir à faire tous les deux. La Révolution algérienne devenait donc le jihad, une guerre sainte pour l'honneur de la patrie et d'Allah. D'un jour à l'autre, tout le maquis se transforma en musulman pieux et fanatique, tandis qu'avant, leur religion leur avait été un simple accident de naissance.

Ainsi les gens de Tizi-Hibel qui étaient les plus mécréants de la terre, de nouveau retrouvent la foi, paient un meuzzin et vont à la mosquée assidûment. Dieu est grand!⁷⁵

La Révolution servait donc à la rédemption spirituelle et sociale. Le plus criminel devenait héros au service de Dieu. Feraoun était trop réaliste pour pouvoir le croire. Il était aussi trop intelligent pour ne pas connaître la nature humaine, pour croire qu'un bain de sang absolve les fautes de toute une vie. En parlant des rebelles :

Leur prestige est en train de s'effriter, précisément parce qu'ils veulent en avoir trop Ils se conduisent maintenant en maîtres? En maîtres dont l'arrogance n'a jamais été égalée par celle des caïds de pénible mémoire ni des administrateurs jeunets et impulsifs. Parce que le caïd insultait et le hakem cravachait. Eux, ils étranglent, ils suspendent aux arbres Dans nos villages humiliés, ce sont les putains qui font la loi.⁷⁶

Les Français n'étaient pas seuls à connaître les excès du maquis. Les Algériens aussi en étaient des victimes. Il fallait exterminer les Français, certes, mais le maquis se chargea également de la purification du sang algérien. Ainsi tous ceux qui ne co-opèrent pas, tous ceux qui étaient suspects, tous ceux qui ne se déclaraient pas de manière ouverte, ceux-là étaient éliminés. Les "purs" débarrassèrent l'Algérie des "traît-

⁷⁵Ibid., p. 73.

⁷⁶Ibid., p. 91.

res." En 1957, donc, Feraoun parlait dans son Journal d'un règne de terreur. Il est clair que "les frères ne sont pas des héros" (Journal, p. 269). Au contraire, ce sont "des brutes, je vous le dis" (p. 227). En recevant la nouvelle que le maquis avait exécuté un de ses amis kabyles vivant en France, Feraoun disait ceci :

Ah! les salauds, le jour qu'ils auront exécuté tous les Mokrane kabyles ils pourront toujours chercher un honnête homme parmi eux Malheur aux bourreaux du peuple.⁷⁷

Devant toute cette violence, le pacifisme et la loyauté de Mouloud Feraoun furent mis à l'épreuve. Il y avait d'un côté l'injustice des Français et de l'autre l'hypocrisie et le fanatisme. Et partout l'atroce tuerie. Entre les deux, qui avait raison? Lequel des deux était moins coupable? A qui donner raison? Mais en fin de compte, où en était la différence? Comme disait Feraoun dans L'Anniversaire, "on meurt de toute façon" (p. 12). On avait beau chercher la vérité : "Où est la vérité? Et d'ailleurs pourquoi la vérité?"⁷⁸

Pour Mouloud Feraoun, il n'y avait qu'une conclusion : "Les hommes sont des guêpes."⁷⁹ Leur brutalité provoquait chez lui de l'horreur. La question de droit restait toutefois irrésolue : qui avait raison? Feraoun dirait dans son Journal : "On ne sait que croire, mais c'est affreux" (p. 67). Sa position d'auteur connu et de fonctionnaire français le mettait en extrême vulnérabilité. Les Français s'attendaient à sa co-opération et à sa loyauté; les Algériens demandaient son appui actif. Ses origines et ses sentiments l'approchaient des deux et en même temps l'obligeaient

⁷⁷Ibid., p. 234.

⁷⁸Ibid., p. 234.

⁷⁹"Fouroulou Menrad," L'Anniversaire, p. 140.

à condamner les excès et des uns et des autres.

Pendant l'année 1955, d'après les indications du Journal, Feraoun voyait la nécessité de jouer un rôle plus vocal à l'égard de la défense des siens. "Mais que je ne reste à l'écart" (Journal, p. 22). En effet, on ne pouvait qu'être ému par les événements : amis abattus, vie interrompue, un règne de terreur. "Le terrorisme a fait sortir pas mal d'entre nous de notre quiétude et de notre paresse à réfléchir" (p. 47). Ses contacts directs et indirects avec le maquis y jouaient aussi un rôle. Mais Feraoun lui-même commençait à se voir coupable. Lui se trouvait bien à l'aise côté matériel : un bon poste, une vie agréable et confortable, une position respectée. Seulement il ne faisait pas partie de la masse algérienne, et la masse était malheureuse. Sa sympathie envers elle avait été profonde. Mais sympathiser et se sentir coupable de sa meilleure position sont deux choses différentes.

Le renom et le succès de Feraoun pourvoaient les Français d'une parfaite occasion pour l'exploitation. Ils ne manquaient jamais à le citer en exemple, un Algérien qui faisait preuve du succès du système, qui faisait honneur à l'Algérie. Même en 1958, il rapporta dans son Journal, "La France est fière de moi" (p. 283), d'un ton de mépris qui faisait preuve de l'embarras de sa position. L'embarras parce qu'il se voyait exploité, traité en bon Indigène, et pourtant n'avait-il pas droit au renom et au respect? L'embarras aussi car on l'accusait très tôt du côté algérien de prêcher "l'assimilation," d'être quasi-traître à la cause de la patrie. Les deux, Français et Algérien, en leur désir et besoin de l'exploiter, d'user de sa solidarité et de son influence, lui faisaient une violence psychologique tordante; ils ne le comprenaient en rien. Feraoun souffrait surtout de l'incompréhension des compatriotes à son égard :

Aux yeux de mes compatriotes, aux yeux de ceux qui souffrent et qui luttent, j'apparais comme quelqu'un de tiède qui a eu peur d'atteindre la vérité. Aux yeux des agitateurs politiques, je ne suis qu'un vulgaire "vendu". Pour moi, je suis tout simplement un ambitieux qui a surestimé ses forces.⁸⁰

Partout il n'y avait que de l'hostilité. Personne ne voulait comprendre une vérité autre que la leur.

Le sentiment de culpabilité chez Mouloud Feraoun résultait donc du fait qu'il était d'une certaine race et d'une certaine formation intellectuelle étrangère à cette race. Encore une fois il ne pouvait que se demander : "Où est la vérité?" Que voulaient dire les bons mots des Français et les slogans des Algériens ses compatriotes?

En fin de compte, il pouvait condamner la cruauté, mais il ne pouvait renoncer à sa patrie. Il pouvait juger réellement la France et l'Algérie, aimer les deux; mais si son sang devait couler, il ne pouvait que choisir l'Algérie. Deux citations surtout servent à montrer l'extrême désespoir dont il souffrait :

Car en toute simplicité, je me refuse à être du côté du manche. Je préfère souffrir avec mes compatriotes que de les regarder souffrir; ce n'est pas le moment de mourir en traître puisqu'on peut mourir en victime.⁸¹

Et :

Non, messieurs, vous vous trompez. Mon orgueil est à la mesure du vôtre. Ce dont vous pouvez être convaincus, c'est que par ma culture je suis aussi français que vous. Mais n'espérez pas autre chose. Ce serait irrévérant. Je ne peux renier votre culture mais n'attendez pas que je renonce à moi-même, que j'admette votre supériorité, votre racisme, votre colère, votre haine. Vos mensonges. Un siècle de

⁸⁰Lettres à ses amis, p. 122.

⁸¹Journal, p. 133.

mensonges.⁸²

On demanderait de lui de se déclarer, de devenir militant ou traître. Il ne pouvait ni faire l'un ni faire l'autre. Il ressentait trop l'horreur, il espérait trop la paix. En fin de compte, il lui semblait que l'attitude la plus propice, la seule attitude dans cette inhumanité était celle du silence. Ce même silence d'épouvante que gardait son ami Albert Camus. Tout comme à Feraoun, on demandait à Camus de "condamner les uns d'approuver les autres."⁸³ Tout comme Camus, Feraoun souffrait d'une plaie inguérissable et terrifiante. Comme il disait dans L'Anniversaire, "Pour Camus, le problème algérien n'était pas un problème mais un mal terrible. Il avait 'mal à l'Algérie comme d'autres ont mal aux poumons'" (p. 50). Comment ne pas rester passif si participer voulait dire ajouter à l'horreur. Feraoun avoue dans le Journal : ". . . mieux vaudrait peut-être rien dire du tout de ce qui se passe, de ceux qui tombent. Nous n'avons pas là de quoi nous vanter, ni les uns ni les autres" (p. 64). L'honnêteté et la justice l'empêchaient soit d'approuver soit de condamner.

Cela ne signifie pas que Mouloud Feraoun fut indécis ni mou. Il savait bien où il en était. Le courage de refuser l'approbation et la clarté de vue qui l'empêchait de condamner faisaient tous deux preuve d'une décision bien ferme, non de confusion peureuse. "Quand je dis que chacun sait où il va je parle des indécis, non des convaincus."⁸⁴ Le choix fut le sien, personne n'avait le droit ni de connaître cette décision, ni de la questionner. Mais une révolution ne réserve pas de place au droit.

⁸²Ibid., p. 97.

⁸³"La Source de nos communs malheurs," L'Anniversaire, p. 35.

⁸⁴Journal, p. 264.

Au fond, Mouloud Feraoun ne voulait que la paix. Il ne voulait que la cessation de la tuerie, et cela des deux côtés, la cessation de la bêtise de voir mourir en Algérie de jeunes Français et de jeunes Arabes qui, une fois morts, ne pouvaient plus rien gagner, ne pouvaient plus rien savoir ni de victoire ni de défaite. Tout ce que disait sa voix c'est qu'il fallait vivre dignement : c'est la paix avant tout.

Cette voix pacifique et raisonnable de Mouloud Feraoun, criant la dignité et la valeur humaines, élevée au nom de la fraternité et de l'amour, cette voix fut à son tour étouffée. Au cours d'une réunion des Centres sociaux, le 15 mars, 1962, l'O. A. S. arriva, appela sept noms, donna l'ordre de suivre. Dans la cour, on les massacra. Mouloud Feraoun tomba le sixième.

Sommaire

L'oeuvre et la vie de Mouloud Feraoun semblent donc être comme une vocation : celle de faire voir à l'humanité la seule qualité de l'homme qui, à la vue de Feraoun, compte réellement : la dignité. Ce qu'il souhaitait à son pays, c'étaient le bonheur et la paix. Ce qu'il voulait dans la rencontre des deux cultures qu'il aimait tant, c'étaient un respect et une affection mutuels au-dessus des haines et des petitesesses des gens aveuglés de leurs propres intérêts. Comme s'il savait que sa vie devait vite s'éteindre, conscient que la sienne fut une génération de confrontation et de souffrance, Feraoun voulait cesser de la décrire, voulait abandonner son Journal, ce document quotidien de mort et de terreur en Algérie. D'un ton ferme mais d'une tristesse profonde, sa voix s'adresse encore à ceux qui suivront, évoquant de nouveau cette dignité humaine, cet amour et cette bonté de coeur qui restent le symbole de Mouloud Feraoun :

Pour ce qui me concerne, je pense pouvoir à présent abandonner ce récit. Un récit sans prologue qui n'aura pas d'épilogue. Le prologue il fallait le chercher dans un siècle de colonialisme et pour nous de servitude, l'épilogue il faudrait le prévoir dans l'avenir incertain qui me concerne très peu et que mes enfants accepteront quel qu'il soit, tel qu'il sera. Moi, je veux dire ma génération, mes enfants, je veux dire les jeunes générations.

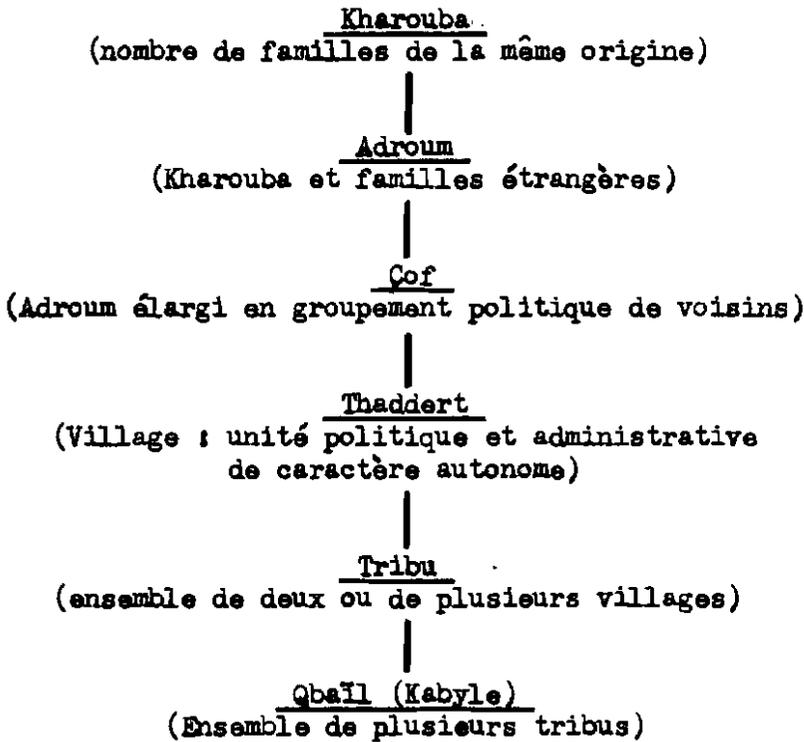
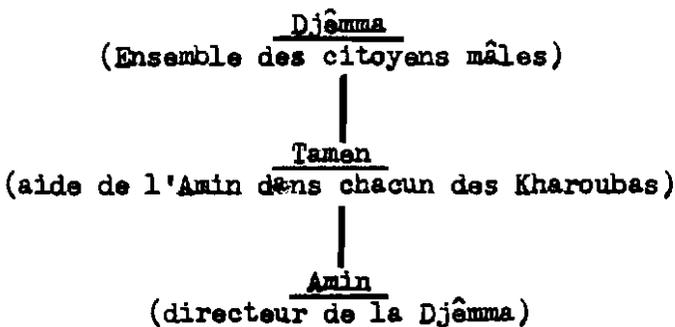
Ces jeunes générations accepteront l'avenir parce qu'elles sont suffisamment instruites, conscientes et fières pour le forger. Ce sera leur avenir, quelle que soit l'issue du combat Oui, vive l'Algérie! Gloire à ceux qui sont morts pour elle afin que d'autres puissent lever la tête et crier leur délivrance à la face de l'humanité honteuse et complice. Mais quand L'Algérie vivra et lèvera la tête, je souhaite qu'elle se souvienne de la France et de tout ce qu'elle lui doit.⁸⁵

⁸⁵Journal, pp. 297-8.

A cela on ne peut rien ajouter. On regrette seulement qu'une force aussi raisonnable et positive que celle de Mouloud Feraoun ait été silencée avant son terme. Ce qu'il laissa, cependant, est une littérature qui semble faire réussir l'intention de Mouloud Feraoun : de faire connaître à la France qu'il aimait son monde de Kabylie. Et cela parce qu'il espérait qu'avec la compréhension viendrait le respect et l'amour mutuels de deux peuples.

Bibliographie

- Camus, Albert. Noces suivi de L'Été. Paris : Editions Gallimard, 1959.
- Davignaud, Jean. Chebika ; Mutations dans un village du Maghreb. Paris : Editions Gallimard, 1968.
- Feraoun, Mouloud. L'Anniversaire. Paris : Editions du Seuil, 1972.
- Feraoun, Mouloud. Les Chemins qui montent. Paris : Editions du Seuil, 1957.
- Feraoun, Mouloud. Le Fils du pauvre. Paris : Editions du Seuil, 1954.
- Feraoun, Mouloud. Journal. Paris : Editions du Seuil, 1962.
- Feraoun, Mouloud. Lettres à ses amis. Paris : Editions du Seuil, 1959.
- Feraoun, Mouloud. La Terre et le sang. Paris : Editions du Seuil, 1953.
- Viatte, Auguste. "La Littérature française du Maghreb." Littérature française. Ed. Antoine Adam, Georges Lerminier et Edouard Morot-Sir. 2 vols. Paris : Librairie Larousse, 1972.

Structure sociale et politique en Kabylie⁸⁶Organisation du village⁸⁷

⁸⁶«L'entraide dans la société kabyle,» L'Anniversaire, pp. 93-5.

⁸⁷Ibid., pp. 93-5.

Resumé des romans de Mouloud Feraoun

1. Le Fils du pauvre : Le premier livre de Mouloud Feraoun raconte de façon autobiographique son enfance et sa jeunesse dans un petit village en Kabylie, une région montagneuse du nord algérien. Le livre intéresse pour deux raisons : primo, en ses descriptions culturelles, et secundo, en ses indications de la formation d'un jeune Algérien. Il s'y trouve de frappants portraits du père de Feraoun, de ses deux tantes et de leur vie en célibataires; portraits aussi de son oncle et des rapports entre familles kabyles. Feraoun développe sa sensibilité quant à sa place équivoque en société kabyle, mais non en profondeur. Il y raconte ses années à l'école primaire et la période qu'il passa chez des missionnaires comme élève. On trouve par conséquent d'importantes indications à l'égard de ses premiers contacts avec les Français.
2. La Terre et le sang : Il s'agit dans ce livre d'un retour. Amer, fils de Kamouma de de Kaci, revient de France où il s'était rendu pour travailler. Il ramène avec lui sa femme, "madame," qui fut, suppose-t-on fille naturelle de l'oncle d'Amer. Cet oncle mourut dans la mine dans un accident qu'impliquait Amer. Le roman raconte donc les problèmes que trouvèrent le couple au retour, les jalousies des villageois, la vengeance souhaitée par Slimane, frère de l'oncle tué, et enfin la liaison entre Amer et Chabha, femme de Slimane. L'histoire se termine par la mort accidentelle (en vérité préparée par Slimane) et d'Amer et de Slimane. D'importants thèmes y sont développés : à voir rapports homme-femme, organisation du village et de la vie kabyles, l'intrigue des familles, réadaptation au village après un séjour en France, le devoir de la vengeance, et enfin l'impression des kabyles envers les Français.
3. Les Chemins qui montent : En gros, ce livre parle de deux jeunes Kabyles : Amer n'Amer, fils d'Amer et de Madame, et de Dehbia, une fille chrétienne mais kabyle. Amer n'Amer revient lui aussi de France, et le livre continue les thèmes commencés dans La Terre et le sang. Ils y sont cependant développés de façon plus profonde et tranchante. La première partie du livre raconte les problèmes d'intégration qu'avaient les deux jeunes gens, Amer parce qu'il avait à se réadapter après avoir vécu en France et parce qu'il était de sang mixte. Et Dehbia parce qu'elle était chrétienne et sans héritage. L'histoire de leur amour, l'un pour l'autre, donne des indices quant à la séparation des deux sexes en société musulmane. La deuxième partie du livre raconte l'aliénation d'Amer n'Amer et sa décision d'abord de repartir en France et puis de se suicider.
4. L'Anniversaire : Seule la première partie peut être considérée comme roman, et cela parce qu'elle représente le recommencement par Feraoun de son quatrième roman. Recommencement parce que le texte du roman ne fut pas accepté par l'éditeur. Ce texte est perdu, apparemment détruit par l'auteur. Dans ces quelques pages, il s'agit d'un Kabyle vivant à Alger qui tombe amoureux d'une Française pendant la Révolution algérienne. Feraoun semble vouloir contraster la haine de la

guerre avec l'amour de deux individus représentant les deux côtés du conflit. Pour le reste du livre, il s'agit d'une collection d'essais qui indiquent la pensée politique de Feraoun, ses rapports avec Albert Camus, et d'importants événements formateurs de la jeunesse de Feraoun.